

## Une entreprise de désacralisation du dogme orthographique à la fois brillante et provocante.

Alain Finkielkraut n'a qu'à bien se tenir ! Après en avoir proposé une version courte il y a deux ans au Festival XS, la compagnie Chantal & Bernadette débarque à Paris avec *La Convivialité* pour repartir – en version longue – à l'assaut de l'orthographe. Enfant chéri et honni de la société française, elle ne manque pas de susciter un débat enflammé à chaque fois que quelqu'un envisage de toucher ne serait-ce qu'une seule de ses règles.

Grâce à une démonstration d'une intelligence remarquable, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, respectivement professeurs de français et de religion catholique, attaquent les idées préconçues des défenseurs du dogme orthographique. D'abord, et logiquement, en prouvant sa part d'absurdité. Là où le turc est strictement phonétique, le français se révèle bourré de complexités inutiles. Saviez-vous qu'il existe par exemple 12 façons d'écrire le son [s] et trois manières de prononcer la lettre « s » ?

Les puristes argueront qu'il s'agit là d'une référence à l'histoire de la langue, que tout cela a à voir avec la filiation de notre français actuel avec ses ancêtres latin et grec. Peut-être, mais seulement en partie. Car Arnaud Hoedt et Jérôme Piron pointent du doigt ces règles qui viennent d'erreurs d'interprétation de certains Académiciens. Prenons le mot « cheveux ». Au Moyen-Âge, il s'écrivait « cheveus » mais les moines copistes, lassés de devoir écrire ce « -us » à de multiples fins de mots, l'ont abrégé sous la forme d'un « x », donnant « chevex ». Pour respecter la phonétique, la lettre « u » a ensuite été ajoutée, donnant le « cheveux » que nous connaissons. Quant à bijoux, hiboux, choux, cailloux, genoux, joujoux et poux, leur « x » final ne contient aucune explication historique. Et le spectacle regorge de ces exemples qui emplafonnent les certitudes.

Mais les deux professeurs ne s'arrêtent pas là. Ils s'attèlent, point par point, à prouver le caractère discriminant de l'orthographe. Passée du statut d'outil au service de la langue à celui d'objet sacré, elle est devenue en même temps un levier de stigmatisation de ceux qui ne la maîtrisent pas sur le bout des doigts. Mal exécutée, elle discrédite pour des pures questions de forme le demandeur d'emploi ou la personne qui tenterait d'exprimer une idée. Surtout, son apprentissage se révèle être un calvaire inutile pour bon nombre d'élèves. Si leur niveau en orthographe baisse incontestablement ces dernières années, il monte – on appréciera la référence à Christian Baudelot et Roger Establet – dans bien d'autres domaines. Certes, si les élèves d'aujourd'hui écrivent sans doute avec une moins bonne orthographe que leurs grands-mères, ils apprennent bien davantage en histoire, en chimie, en biologie, etc. Une simplification de l'orthographe permettrait donc de renforcer ce mouvement et d'explorer encore plus en profondeur ces autres matières.

Pour éviter tout pensum lénifiant, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron font le pari réussi de l'humour, souvent grinçant. Loin de la conférence universitaire, leur spectacle – parsemé d'une dictée et de votes sur de nouvelles orthographe – se dote d'une dimension interactive qui séduit immédiatement. Si, comme ils l'avouent modestement, les deux professeurs ne sont pas comédiens, leur numéro de claquettes est pourtant très bien rodé. Un brin provocant, leur propos a le mérite de poser les bonnes questions sans imposer de nouveaux dogmes. *La Convivialité* fait partie de ces moments qui font chanceler les spectateurs sur leurs bases en ébranlant leurs convictions. Et c'est aussi ça, le théâtre.

Théâtre : « La convivialité » ou les plaisirs sadiques de l'orthographe

Deux profs de français belges, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, donnent une leçon sur la langue française sur la scène du Monfort. Irrésistible !

Ils sont belges, ils sont profs, ils sont sur scène depuis deux ans pour présenter ce qui les obsède depuis toujours : la vie de la langue française. Cet été, Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont signé une tribune dans Libération pour défendre l'idée de la suppression du fameux participe passé. « Pourquoi ne l'accorder que dans un cas, lorsque le complément d'objet direct est placé devant le verbe, alors qu'on n'y touche pas lorsque le COD est placé derrière ? Dans les deux cas, le participe passé a valeur d'adjectif, il faudrait être logique : soit on l'accorde dans les deux cas, soit on ne l'accorde pas du tout. En quoi le sens de la phrase est-il altéré si l'accord n'est pas marqué ? » That is the question.

En une heure, ce point de grand achoppement et de discorde de notre langue est abordé, analysé, disséqué par nos deux profs qui ont gardé de leurs années d'enseignement le don de captiver leur public. Et il en est bien d'autres tout aussi drôles. Car, oui, le participe passé, passé par leur moulinette, peut être drôle ! Il ne s'agit pas pour eux de convaincre les spectateurs, mais de faire réfléchir, sourire et rire. Et on rit beaucoup à leurs démonstrations fondées sur la logique et l'usage.

Pourquoi le français possède-t-il tant d'homophones ? Pourquoi le son « s » peut-il s'écrire de 12 façons différentes ? Pourquoi Molière orthographierait-il son Misanthrope sans « h » ? Pourquoi n'a-t-on officialisé que le grec et le latin et non les influences germaniques, italiennes, vite passées à la trappe ? Pourquoi le nom groseille prend-il un « s » lorsqu'il s'agit de confiture et perd ce « s » quand il est question de gelée ? « La présence du « s » dépend du temps de cuisson », répondent sentencieusement nos profs. Pourquoi accuse-t-on les élèves de « fautes » alors qu'il s'agit d'erreurs et comment l'orthographe est-elle devenue cette règle de fer qui régit tout, alors que bien des « diktats » ont été imposés pour des raisons pratiques qui remontent aux moines copistes et aux débuts de l'imprimerie ? L'orthographe serait-elle un snobisme permettant à ceux qui maîtrisent ses subtilités de rejeter ceux qui rament, comme les Grecs le faisaient avec leurs « Barbares » ?

Alors, tout est à jeter ? Pas du tout, s'écrient-ils ! Au contraire, le but est de faire vivre la langue française. Car elle étouffe sous le poids des... maux et a besoin de prendre l'air. Et attention, ajoutent-ils, ne pas confondre la langue et l'orthographe : l'orthographe est un système d'écriture de la langue, laquelle, « en cours de fabrication », évolue depuis toujours : elle s'adapte, elle écoute – ou doit écouter – les locuteurs.

La langue « s'entend » et l'orthographe est son instrument pour la faire entendre. Quant à l'Académie française, elle enregistre « les usages des gens et les gens se réfèrent à l'Académie ». Or donc... Mais que sommes-nous prêts à changer, nous, les fameux locuteurs ? Un petit test auquel se soumet le public en dit long sur notre attachement à l'orthographe. Par exemple, pourquoi ne pas adopter « triler », ce qui aurait l'avantage de franciser le mot anglais thriller que nous avons adopté pour parler des films qui filent le frisson ? Eh bien, la moitié du public l'a refusé tout net.

Comment leur est venue cette idée de nous faire gamberger sur l'orthographe, à nos deux profs ? À force de voir leurs élèves ravalier leurs idées sous peur de faire des fautes à l'écrit, à force de constater des incohérences érigées en règles, ils eurent envie d'en parler. Et ils... écrivirent. Le spectacle, mûri en trois ans, devait ressembler à une conférence, lorsque le directeur du théâtre national Wallonie Bruxelles, en septembre 2016, séduit par leur idée, offrit au duo la possibilité de le présenter. Une pièce dans les combles du théâtre, transformée en petit appartement, accueillit les spectateurs intrigués. Chaque accessoire, du pot de confiture aux bouquins, trouvait sa place dans leur démonstration : l'orthographe est partout. Le bouche-à-oreille fit le reste. Des tournées presque sans discontinuer, cette année le festival Paris l'été, le Festival d'Avignon et se profilent le Québec, le Sénégal, tous les pays francophones qui tendent l'oreille et ouvrent leurs scènes.

Entre-temps la petite conférence s'est transformée en spectacle, le décor superflu a laissé place à un écran où s'inscrivent les dessins rigolos de Kevin Matagne, les formules, les probabilités, les phrases qui font mouche. À la toute fin du spectacle, on comprend enfin le titre du spectacle : La Convivialité. Et ce n'en est que plus savoureux. On vous laisse le plaisir de le découvrir.